

Mesdames et Messieurs,

Intro

Je ne sais pas si je dois en début remercier ou maugréer le comité d'organisation de m'avoir invité à m'exprimer à ce colloque. Invité est un grand mot. Il s'agit d'un amical ordre de marche puisque je me suis trouvé sur la liste des orateurs avant d'avoir vraiment saisi les tenants et les aboutissants du congrès mondial d'écologie sonore, ni eu le temps de vérifier si j'avais les compétences pour remplir la case attribuée.

Cet exposé est au mieux une esquisse, au pire un brouillon qui demanderait à être affiné, corrigé, nuancé. J'en appelle à votre patience, à votre indulgence, à votre vigilance aussi, pour recevoir ceci à l'heure de la sieste. Nous sommes dans un hôpital psychiatrique, un lieu vous l'imaginez bien où se retrouvent depuis un siècle les cris des uns et les chuchotements des autres.

Chaque construction est une machine sonore particulière, les parquets craquent ou crissent, l'ascenseur ronfle et siffle, la cage d'escalier raisonne des cris des enfants, des pas au fond d'un couloir, une clé dans une serrure, un néon qui chuinte. Une maison n'est donc pas seulement une machine à habiter mais également un instrument de musique singulier en interaction étroite avec son environnement. Quel est donc la musique de l'institution qui vous accueille aujourd'hui ? En quoi est-elle originale et que dit-elle de l'histoire du lieu ? Nous pourrions poser la question autrement : Peut-on raconter l'histoire du lieu, la philosophie des soins, la relation de l'hôpital à la ville par les sons.

Asile à construire à déconstruire

Pour ramener les fous à la raison, on leur a construit des asiles où le plan rationnel vient se superposer à un programme raisonnable. C'est par le contrôle du temps et de l'espace qu'on pensait ramener de l'ordre dans un intérieur chahuté. Le langage trahit la construction sociale. D'un côté du fossé les valides, de l'autre les invalides, qui valent moins ou même pas grand chose. Un mur infranchissable devait marquer la différence définitive entre le bien portant et le fou qu'on ne veut ni voir, ni entendre. A Malévoz, les murs ont été depuis longtemps renversés, les portes de l'hôpital sont largement ouvertes sur la cité, des chemins le traversent de part en part, des promeneurs s'y perdent, des cyclistes le traversent à toute allure. Et pourtant une enceinte semble enserrer le lieu comme s'il existait un seuil invisible, une cage qui entoure le site comme la cloche de verre qui protège l'œuvre dans les musées.

Il y a un peu plus d'un an qu'un service socioculturel a été créé pour prendre soin du lieu, de son histoire, des enjeux, réduire la taille du fossé, le combler. Je n'aime pas l'idée de pont, de barrière, de mur qui implique la notion de deux rives, de deux espaces discontinus, de deux situations exclusives. La médiation n'est pas un pont ou une passerelle, ni un conduit, ni un trou dans un mur qui permet au dehors d'entrer et au dedans de sortir. Elle n'est pas plus une échelle entre ceux d'en bas et ceux d'en haut, ni un ascenseur social, ni un escalier à gravir, ni une planche à savon. Ceux qui pensent que la médiation socioculturelle consiste à permettre à quelques patients psychiatriques de s'initier au macramé peuvent passer directement au café. Ceux qui croient qu'il suffit de donner quelques cours de poésie au détenu bosniaque en attente d'expulsion aussi. Ceux qui réduisent l'animation socioculturelle à un local des jeunes où les gamins se mesurent au babyfoot n'ont rien compris non plus. Local des jeunes, local des jeunes, c'est encore l'assignation d'une place. Personnellement, je préfère que les jeunes aillent au bistrot et qu'ils fument et boivent comme des grands.

Il ne s'agit donc pas de neutraliser un groupe, de potentialiser ces compétences, ou d'améliorer son quotidien. La médiation socioculturelle n'est pas non plus la production d'activités plus ou moins intelligentes, plus ou moins enrichissantes, plus ou moins récréatives ou occupationnelles à un groupe désigné. L'action médiatrice vise à dépasser les clivages. Elle doit être très attentive à ne pas les renforcer. L'action socioculturelle doit s'enraciner dans les rapports sociaux, rapport de classe, rapport de genre, rapport entre les différentes catégories qui ont été construites dans nos sociétés pour compartimenter les gens, pour les enfermer dans des cases.

Il y a une humanité. Il n'y a pas une culture pour les pauvres, un art des boiteux, une musique de gosse. Voilà le sens de l'appel lancé par la revue *Cassandra Hors champ*, qui milite pour rapprocher la culture contemporaine la plus pointue des milieux les plus défavorisés, qui tente, en d'autres mots, d'arracher les gosses de banlieue de M6 et de Facebook pour les rapprocher des œuvres en train de se faire, ainsi que du patrimoine artistique, danse, musique, théâtre expérimental ou classique, art des Etrusques ou art contemporain. Parce qu'ils sont convaincus que le terreau artistique et culturel créé à partir d'outils symboliques : une langue, des codes, des signes nous relie à une mémoire commune, à une volonté d'être ensemble et de rencontrer l'autre, de se frotter à l'inconnu, qui nous constituent en tant qu'êtres pensant, rêvant, imaginant, désirant, créant, construisant l'improbable avenir.

Les outils symboliques nous permettent de nous ressentir, autrement qu'en tant que consommateurs, d'aller au delà de la marchandise. Les animateurs de cette revue sont inquiets. Ils pressentent dans l'Europe néolibérale, un faisceau de signes qui convergent vers la destruction de la richesse culturelle non marchande. Ils y voient une certaine brutalité qui nous encourage à cesser de penser et échanger à réduire chacun en un individu dénué de sens collectif. Et ceci concerne tous les aspects de nos vies. « On peut s'inquiéter de ce qu'il adviendrait d'une civilisation déjà très altérée par un individualisme stérile, une fois amputée de ce qu'il lui reste de capacité à utiliser le symbole comme moyen d'échange et de construction d'une richesse culturelle commune. »

Je cite des extraits de l'éditorial de Nicolas Roméas paru dans le numéro spécial. « L'art en difficulté, les hors champs de l'art. Prisons, psychiatrie, quelles actions artistiques ? »

« L'idée serait de dévoiler les connexions profondes entre des domaines en apparence éloignés, que de nombreux clivages et catégorisations sociales ont toujours tendance à masquer, ou à occulter. Ce que nous avons surtout voulu démontrer, c'est que les pratiques de l'art ne peuvent être séparées du reste de nos existences, qu'elles sont constitutivement nécessaires à toute collectivité humaine. »

(...)

Nous sommes loin, ici, d'un art dont l'usage serait spécifiquement thérapeutique. Loin aussi d'un art « politique étroitement militant, dont le fond serait plus important que la forme. Très loin bien sûr, de toute notion de « l'Art pour l'Art ». Ce qui apparaît clairement, c'est la force et la fonction globale d'un geste artistique où, indistinctement, se rencontrent et se fondent ces qualités. Au service d'un espace commun ; un lieu d'échange où les symboles sont opérants sur le groupe et sur l'être. Et où cette rencontre indistincte crée l'efficacité de l'acte (qui en fait la *beauté*).

(...)

Nous n'aurions pu approfondir notre regard sur la responsabilité de l'artiste sans avoir entendu raisonner la parole d'un immense pionnier, le poète Armand Gatti. Le *fil du balayeur* qui s'empare des mots pour les offrir à qui il manque, pour en faire des outils de colère, de mémoire et de connaissance.

Nous n'aurions peu avancé sur ce chemin parfois obscur en apparence, sans avoir inlassablement débattu avec des acteurs de ces différents univers, sans avoir peu à peu ressenti le lien essentiel entre l'art brut et la difficulté, sans avoir franchi la passerelle qui mène du surréalisme à l'art brut, sans avoir entendu les mots de Dubuffet. Sans avoir été troublé par le parcours de Gaston Chaissac, nous n'aurions peut-être pas compris que l'art est l'un de nos plus sûrs *outils de civilisation* si nous n'avions été couchés en profondeur par le geste de Fernand Deligny en compagnie d'enfants autistes

Si nous n'avions suivi depuis des années le remarquable travail de Madeleine Abassade à l'hôpital de La Verrière, nous n'aurions peut-être pas imaginé, qu'il était encore possible de faire vivre au jour le jour ce grand horizon de l'humanité, ce que Jacques Rancière nomme le *partage du sensible*.

La médiation socioculturelle réunit là où on divise, recolle là où on brise, donne de l'espace là où la place s'amenuise. Elle devrait réussir si son action s'inspire de la culture du lieu. Pour y parvenir, il faut placer son action dans les forces vives qui rassemblent, il faut profiter du bon courant qui réunit. Je pense aux rythmes sociaux et aux alternances qui concernent tout le monde : l'arrivée des saisons, les fêtes, la foire. Être particulièrement attentif à ces moments rassembleurs, l'arrivée du cirque dans la ville, le début des vendanges, la première neige, le solstice d'été, le retour des beaux jours et des baignades, le temps de la brisolée ou des cerises. Il faut aussi éviter de créer des lieux exclusifs, qui marquent celui qui le pratique. Il faut se méfier comme de la peste des clivages qu'on institue spontanément. Lors du lancement de la campagne nationale contre l'homophobie, un homme a déclaré, à Lausanne : on n'en veut plus du droit à la différence, ce qu'on réclame aujourd'hui. C'est le droit à l'indifférence.

L'action socioculturelle doit commencer par se méfier des constructions mentales, se méfier des mots et des images qui distordent la réalité. Pourquoi vouloir construire des ponts et des passerelles alors qu'il s'agit de niveler le fossé. Pourquoi construire des échelles quand le but est l'abolition de la hiérarchie ? Pourquoi faire des trous dans le barbellé si la volonté n'est pas la suppression de la frontière. Je sais que l'animation socioculturelle se sent plus proche du contrebandier que du douanier, mais l'objectif est de viser à une humanité retrouvée dans sa richesse, dans sa difformité. L'objectif est de construire un espace sans limite où chacun est lui-même juif, allemand, noir alcoolique et homosexuel en toute indifférence.

Les IPVR dans un document récent ont réactualisé leur politique institutionnelle, y est affirmé sa volonté de respecter chaque personne dans son intégralité, ses droits et sa liberté. Les IPVR disent leur volonté d'accorder la confiance à chaque patient, de respecter son consentement éclairé. A la page sept du document, il est fait référence à la culture. Je cite « *La culture représente l'ensemble des actes, des réalisations, des représentations et des expressions propres à l'être humain. Par le nécessaire échange langagier et social qu'elle exige, la culture contient intrinsèquement une formidable potentialité d'humanisation, sans doute la plus significative qu'il soit donné à la société humains dont beaucoup s'accordent qu'elle serait le ciment !* ».

La culture parce qu'elle est l'empreinte spécifiquement humaine, a un pouvoir d'humanisation. Elle représente une ressource inestimable pour contribuer au soulagement de la souffrance. Je reprends la citation : « Lorsque l'être humain souffre de sa relation au monde, à ses semblables ou à lui-même, et qu'il perçoit une altération de sa propre nature (la folie étant souvent vécue ou perçue comme un état déshumanisé) la potentialité d'humanisation de la culture trouve toute sa place et sa légitimité.

C'est pourquoi les IPVR ont décidé de faire d'une partie du site de Malévoz un espace culturel de la ville de Monthey. Il y aura le Crochetan, le Pont rouge, le Petit théâtre de la Vièze et la galerie la Buanderie du Laurier.

J'ai été très surpris d'entendre les réactions spontanées des personnes à qui j'ai présenté le projet d'ouvrir une galerie d'art sur le site de Malévoz. « Ah, tu veux exposer les peintures des malades ? » « Non, je veux exposer des travaux de qualité d'artistes que j'apprécie ». Pour les malades ? Non, pas pour les malades, pour tout le monde, pour les personnes intéressées par l'art, peu importe qu'elles soient malades ou pas. On ne prendra pas la température à l'entrée.

En ce sens, la fête de la musique a été une réussite. Toute l'Europe y participe, donc aussi la ville de Monthey, une série de scènes ont été dressées, devant un bistrot, sur la place Tübingen, sur la place du Marché et aussi ici à Malévoz. Les groupes de musiciens ont été attribués un peu au hasard. Le dimanche, sur le parc, il y avait un beau mélange des genres. Quelques mélomanes, des amis de musiciens, des patients, des soignants, des voisins

venus en curieux. En fait, la musique les avait tous unifié. Il y avait des musiciens, un public et des notes de musique qui flottaient dans l'air comme un vol de papillon. On était bien éloigné de l'atelier de macramé, ou du cours de poterie.

Je pense que la médiation n'a de sens que si nous partons du principe qu'il y a une humanité, une culture, un art, une musique. Mais cela n'est pas facile, puisque l'humain spontanément voit des différences, aussi et surtout là où il n'y en a pas. « Il y a deux sortes de gens sur cette terre, ceux qui pensent qu'il y a deux sortes de gens sur cette terre et les autres. » écrivait le Professeur de psychologie Adrian Furnham. Spontanément, lorsqu'on leur parle d'un hôpital psychiatrique les gens divisent le monde en deux. Dans l'hôpital, les gens bizarres, à l'extérieur les autres, les normaux. Aussitôt, ils pensent qu'il doit y avoir deux types d'art. L'art normal pour les gens normaux et l'Art brut pour les fous, l'art contemporain pour celui qui est branché, l'art naïf ou populaire pour les autres.

Pourtant, Jean Dubuffet qui a tant fait pour faire reconnaître l'Art brut a répété sous tous les tons qu'il n'y a pas d'art des fous, pas plus qu'il n'y a un art des malades du genou. L'art brut n'appartient à aucun courant artistique et pas davantage à une contestation réfléchie de la culture dominante. Il est le fait d'une mosaïque d'individualités. L'art singulier ne se laisse pas réduire à une définition, il subvertit l'art établi ! Le créateur brut utilise des techniques et des moyens originaux. Il travaille dans des situations de vie souvent marginales et répond à l'élan expressif qui l'anime, sans référence aux canons esthétiques ou à la norme sociale. N'est-ce pas là, la définition parfaite de l'artiste ? Autrement dit, l'art brut est de l'art. Ni plus ni moins.

Ce refus de classer est porté haut et fort par certains artistes contemporains, comme Thomas Hirschhorn qui représente la Suisse à la biennale de Venise. Sur la documentation distribuée à l'entrée du pavillon suisse, il proclame son credo en quatre langues « je crois que l'art est universel, je crois que l'art est quelque chose d'autonome, je crois que l'art peut provoquer un dialogue ou une confrontation – d'un à un - et je crois que l'art peut inclure chaque être humain.

Si j'écris « croire », je ne le fais pas seulement parce que je le pense ou parce que j'en suis convaincu, - j'écris « croire » car il ne s'agit pas de savoir ou de connaître, de démontrer ou d'en avoir la preuve. J'écris « croire » parce qu'il s'agit - en art - d'y croire.

L'enfant à qui je demandait la différence entre une route et un trottoir me dit : « Sur les trottoirs il y a des piétons, et sur la route des automobilistes. » Et qu'est-ce un piéton ?, lui demandais-je. C'est un monsieur qui va chercher sa voiture.

La médiation socioculturelle n'a de sens que si elle arrive à se défaire de cette obsession du classement... Le gosse à raison. Les automobilistes et les piétons sont faits du même bois. Il faut refuser les étiquettes ou alors accepter de les porter toutes.

Je vous remercie de votre attention.

Source :

Berger P., Luckmann T., (1994), La construction sociale de la réalité, Méridiens Klincksieck, Paris, 1966 pour la version originale en Anglais

Goffman, E., (1975), Stigmate, les usages sociaux des handicaps, Les éditions de minuit, 1963 pour la version originale en Anglais

Florence, J.(1997), Art et Thérapie, les liaisons dangereuses, Faculté universitaire Saint Louis, Bruxelles

Hirschhorn, T., (2011) Crystal of Resistance, Biennale di Venezia, Padiglione svizzero.

Bourdieu, P. (1982) Ce que parler veut dire, L'économie des échanges linguistiques, Fayard, Paris.

L'art en difficulté, Les hors champs de l'Art. Prisons, psychiatrie, quelles actions artistiques ?
Cassandra/ hors champ, 2007

Les institutions psychiatriques du Valais Romand (IPVR) Concept d'établissement et projet stratégique 2012-2017)